

**Une interprétation ésotérique de l'histoire
de la Révolution française
chez Grasset d'Orcet (1828-1900)**

Jean-Claude Drouin

Politica hermetica n° 3 (1989) Paris, l'Age d'Homme
- Colloque sur les gnostiques et mystiques autour de la Révolution française

Parmi les auteurs ésotériques méconnus du XIXe siècle, nous avons relevé parmi des centaines d'autres noms ceux d'Augustin Chaho¹, de Daniel Ramée² et de Grasset d'Orcet. Le premier est un Basque militant, émule de La Mennais, le second est un architecte franc-maçon auteur de vastes constructions cosmogoniques et métahistoriques, le troisième est encore inconnu des milieux universitaires de la recherche. Il est seulement cité rapidement par Paul Vuillaud, Fulcanelli³ et Eugène Canseliet. Certains de ses articles ont été publiés en 1976 sous le titre de Matériaux Cryptographiques⁴.

Nous essaierons de présenter rapidement le personnage et surtout nous tenterons de mettre en ordre son système de pensée en examinant son interprétation de la révolution française. Comment cet esprit curieux de la fin du XIXe siècle a considéré le phénomène de décadence de forces qu'ils voyaient en œuvre dans l'histoire française depuis plusieurs siècles ? Comment ce chercheur original à l'esprit imaginaire a constitué à partir de documents (?) ou de confidences toute une interprétation de l'histoire qui met en cause non seulement les sociétés secrètes mais les forces profondes de l'économie, de la politique et de l'idéologie. Les résultats sont discutables et bizarres, c'est le moins que l'on puisse dire. Grasset d'Orcet en réalité n'est pas un historien de profession, il ne cite jamais ses sources d'information ; il ne semble pas avoir fréquenté les archives, ses hypothèses ne sont pas vérifiables selon les règles de la critique rationnelle⁵. Nous dirons qu'il est un représentant du " fantastique historique " qui est une permanence de la pensée occidentale. Peut-on l'accuser de " folie historique " comme on a parlé de " fous littéraires " ? Comme Auguste Viatte a recensé tous les auteurs de sources occultes du romantisme à la fin du XVIIIe siècle, il serait utile de regrouper les porte-parole de l'irrationalisme en France à la fin du XIXe siècle. Grasset d'Orcet aurait droit à un chapitre ; chez lui l'imagination souvent délirante s'allie curieusement à des méthodes d'analyse qui prennent l'apparence d'une érudition pointilliste. Arraché à un schéma unique d'explication, Grasset d'Orcet recherche dans toutes les directions des arguments pour soutenir ce qu'on pourra appeler ses idées fixes. Au total, peu importe le contenu des mythes qu'il développe ; ce qui compte, c'est que ces mythes ont existé, soutenus à un moment donné de l'histoire par un homme qui a écrit et qui a certainement été lu par certains de ses contemporains.

L'essentiel de ce que nous savons sur lui vient de la notice biographique que la Revue Britannique lui a consacrée au moment de sa mort. Claude Sosthène Grasset d'Orcet est né le 6 juin 1828 à Aurillac ; son père, un notable local, était maire et conseiller général de Mauriac. Il fit ses études au petit séminaire de Clermont et au collège de Juilly. Licencié en droit à Paris, il se lie d'amitié avec Amédée Pichot⁶, rédacteur en chef à partir de 1843 de la Revue Britannique. Sculpteur dans l'atelier d'Elias Robert, il voyagea ensuite dans la Méditerranée, fit des séjours à Chypre où il fut un moment agent consulaire à Famagouste. Ruiné, il rentra en France vers 1868 et vécut du journalisme et de littérature. Il collabora avant 1870 à La Cloche, au Figaro, fit du reportage pour l'agence Havas sous la Commune et publia ensuite des études sur l'art, la politique, des nouvelles, des notes de voyage dans les journaux et revues de l'époque : La France, Le Gaulois, Le Soleil, L'Orient, Le Monde illustré. Érudite, philologue, archéologue, historien, littérateur, il fournit à La Revue Britannique plus de 160 articles de 1873 à 1900⁷. Il donna aussi des articles à La Nouvelle Revue à partir de 1883.

D'après les témoignages de son biographe anonyme, Grasset d'Orcet n'a jamais eu d'ambitions personnelles dans le milieu littéraire et prêta souvent sa plume de rédacteur à autrui, il aurait été même plagié par Joséphin Péladan⁸. Pour la méthode de cabale phonétique, Grasset d'Orcet serait proche d'un certain P.L. de Gourcy, auteur des *Lettres philosophiques* publiées à Metz en 1806⁹. Enfin Grasset d'Orcet avait la réputation d'être solidement attaché aux principes conservateurs et serait mort " en chrétien " à Cusset, dans l'Allier, le 2 décembre 1900. On sait aussi qu'il prit le pseudonyme d'Hiram Hull pour publier sa nouvelle *La Comtesse Schylock* chez Plon¹⁰. La liste de ses articles montre l'éclectisme de ses préoccupations, mais plus que les problèmes de politique et de diplomatie sur Chypre ou la route des Indes¹¹, il faut retenir que Grasset d'Orcet a été un des théoriciens et un des praticiens de la langue des Dieux ou de celle des oiseaux.

Comme ses illustres maîtres Platon et Rabelais, il promène son lecteur " dans un labyrinthe en lui racontant des histoires destinées à l'endormir et lui projette de temps en temps quelques vérités mais de façon que le néophyte n'y voit rien "¹¹.

Dans son interprétation de la révolution, quelle est la part de la vérité et de la fable ? Il est difficile de répondre, mais il est certain que les hypothèses hardies de Grasset d'Orcet ne peuvent pas laisser l'historien de 1989 indifférent. Il serait étonnant que tout ne soit qu'invention pure. Mais d'autre part il n'est pas possible sur la grande majorité de ses hypothèses de lui faire confiance, surtout pour l'explication immédiate des événements historiques. Seuls les domaines de l'iconographie et de l'étude des blasons paraissent fournir des démonstrations convaincantes. En 1884 comme en 1989, l'œuvre de Grasset d'Orcet peut choquer et scandaliser. Quelle est son interprétation de l'histoire de la révolution française et derrière ce phénomène capital quelle est sa conception de l'histoire française dans son ensemble ?

Au moment où l'on prépare le bicentenaire de la révolution de 1789, il nous a paru intéressant de montrer comment il y a cent ans un écrivain non-conformiste interprétait cette rupture de l'histoire de France, en écartant le manichéisme qui régnait à son époque entre l'Eglise catholique et les francs-maçons du Grand Orient. Grasset d'Orcet n'est pas le continuateur de l'abbé Barruel, même s'il part de l'idée d'un complot maçonnique.

Laissons donc parler l'interprète.

À court terme, la Révolution française est aux yeux de Grasset d'Orcet le résultat d'un complot immédiat : Louis XVI a été victime des agents des Stuarts par l'intermédiaire de Robespierre. Ce sont les Jésuites qui ont fait de la franc-maçonnerie le plus redoutable des instruments de propagande politique. Même après leur suppression, ils auraient agi par leurs élèves qui ont voulu appliquer les doctrines républicaines contenues dans les auteurs classiques. Selon Nicolas de Bonneville et l'abbé Sicard, les Jésuites ont voulu détruire l'influence des sectes de la basoche et l'organisation aristocratique des corps de métiers, ils ont donc imprimé à la franc-maçonnerie dite Adonhiramite un caractère politique certain.

Louis XVI aurait été condamné à mort dès 1786 dans une assemblée d'Illuminés présidés par le duc de Brunswick. Le roi de France se savait condamné, il n'ignorait pas toujours, selon Grasset d'Orcet, que les illuminés qui avaient prononcé cette condamnation n'étaient eux-mêmes que des instruments, en partie inconscients, sauf l'Allemand Adam Weishaupt, et le duc de Brunswick, chef du parti guelfe par naissance. C'est le parti guelfe qui a condamné et exécuté Louis XVI. En fait, la franc-maçonnerie se divisait en deux branches qui tout en gardant le secret maçonnique, ne demandaient qu'à s'exterminer réciproquement. Celle qui fit les massacres de septembre en guillotina le roi était le rite écossais ou solaire associé au rite des Templiers du Grand Orient également solaire, celle qui fut massacrée était le rite lunaire.

La maçonnerie aurait donc succédé à l'ancienne basoche et servait de masque à deux sectes ennemies liées réciproquement par le secret. Les deux sectes visaient à la sécularisation des biens de l'Eglise, l'une voulait en enrichir la cour et l'autre le peuple. L'une ne voulait se débarrasser du catholicisme que pour compléter l'absolutisme royal par les doctrines de Luther et de Calvin, l'autre voulait la raffermir comme étant la base la plus solide des libertés populaires.

Ces deux sectes utilisèrent des sicaires qui en 1793 ne se laissèrent pas licencier : les septembriseurs avaient été à la solde du parti solaire, les sans-culottes furent à la solde du parti lunaire.

Louis XVI fut exécuté pour avoir violé son serment du sacre et voulu revenir aux tendances lunaires.

Économiquement, la haute banque protestante reprit avec l'aide de Mme de Pompadour la politique d'accaparement de tous les blés du royaume. Symboliquement, ce fut la politique menée par les seigneurs du sépulcre de Flore (ou Méridienne) que les artistes représentaient au Moyen Age par une mort danse. Ils avaient pour chef une Argine toujours une femme de qualité : Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, Olympe Mancini, Mme de Pompadour, Mme du Barry et enfin la princesse de Lamballe.

La réaction contre " le magasin de mode de la Duberry " fut la révolution française. La vengeance lanterna les accapareurs massacra la princesse de Lamballe. Le petit peuple parisien alla chercher la famille royale à Versailles et les poissardes s'écriaient : " Maintenant nous ne manquerons plus de pain, nous ramenons le boulanger, la boulangère et le mitron " (6 octobre 1790).

Dans l'article " *le pacte de famine* ", Grasset d'Orcet fournit et traduit en langue vulgaire le document publié par N. de Bonneville et le graveur M. Ransonnette selon laquelle le collège archigaulois réuni dans le collège de Clermont aurait terminé leur appel : " La Chambre des jurés de la basoche appelle les suppôts du chêne pour l'aider à mettre à mort Louis Capet le Ione ".

La condamnation daterait de février 1785 et serait le fait d'un convent de l'ordre d'Hérodon.

Au moyen terme, la Révolution française se situe dans une lutte opposant l'armée populaire d'Hérodon et l'aristocratie huguenote des Delphiens. La seconde avait pour nom les *Adelphes* ou les *Carbonari*, en rivalité perpétuelle avec la secte solaire d'Hérodon, connue plus tard sous le nom de Rite Ecossais.

Grasset d'Orcet tente d'établir une filiation entre les Templiers, l'Ordre du Christ au Portugal et enfin les Jésuites " apôtres de toutes les libertés et particulièrement de la liberté de conscience ".

Les Jésuites, aidés par la franc-maçonnerie adonhiramite, voulurent mettre fin au régime de la noblesse. Le règne de Louis XVI fut l'apogée de l'influence des Jésuites qui assirent sur des bases inébranlables la prédominance de la bourgeoisie. Les Jésuites furent l'arme du parti whig alors que les Jansénistes étaient souvent affiliés à la secte des fendeurs, héritiers des doctrines des druides. Cette secte aristocratique avait pour emblème le taureau, maître de la terre (tory en Angleterre).

Dans une terminologie originale, Grasset d'Orcet présente les ménestrels de Morvan et de Murcie comme deux aspects antinomiques et complémentaires.

Les ménestrels du Morvan ou de Morgan représentent l'aristocratie provinciale et l'esprit calviniste, partisans du pouvoir séculier, les ménestrels de Murcie ou de Merci tiennent pour le pape et se recrutent parmi les artisans. À Paris, ils représentent le courant démocratique et ultramontain. Louis XIV expulsa et persécuta les ménestrels du Morvan. Au XVIIIe siècle, la franc-maçonnerie nouvelle, le Grand Orient fut considérée au début comme la fille directe et héritière unique des ménestrels de Murcie, instituée et reconstituée pour soutenir le trône et l'autel mais d'une façon paradoxale, elle finit par renverser l'un et l'autre. Pour Grasset d'Orcet, la responsabilité en est à la suppression des maîtrises et jurandes d'une part, à l'ordonnance de 1781 d'autre part : la bourgeoisie se précipita en masse dans la seule association qui subsistait.

" La franc maçonnerie, accaparée par la classe d'argent, se trouva donc délivrée de toute entrave et exécuta le programme de la classe d'argent, c'est-à-dire qu'elle créa en même temps une féodalité financière et industrielle et le prolétariat des villes, deux plaies sanglantes que ne pouvait connaître l'ancienne monarchie " (T. II, p.123).

Les Capétiens représentent la race des Iones, d'Oen ou d'Enée car ce dernier incarnait le principe lunaire et féminin. César s'était réclamé de cette parenté pour abattre le parti solaire des Quirites qui se perpétua quant à lui dans les sectes solaires de la Basoche.

Louis XVI est qualifiée de Ione ou Oen. Pour Grasset d'Orcet, cela signifie violet, c'était la couleur des Capétiens qui se disaient appartenir à la race Catte Wallon, et à la branche la plus ancienne des Bélenides ou Polignacs. Ces Ioniens se disaient descendants de la vache lo dont les fils avaient conquis l'Egypte sous le nom de Khartes ou chevelus. Tout individu de sang ione ou violet avait des prétentions à une origine divine et méprisait le sang bleu des castes inférieures.

Les Iones étaient propriétaires des campagnes, les Bleus habitaient les villes. Depuis l'avènement des Capétiens, la royauté avait dans l'ensemble fait cause commune avec les Bleus. Bien que d'origine Ione, elle s'appuyait sur les " bonnes villes " pour se défendre des châteaux.

Mais, sous Louis XV et Louis XVI, les paysans sollicitèrent le défrichement des terres et des forêts qui appartenaient à la couronne.

En dépit du serment du sacre, ce défrichement leur fut toujours refusé, d'où la condamnation à mort du roi Louis XVI jugé parjure. Les deux derniers rois eurent eux aussi l'intention de mener une révolution religieuse en appuyant le pouvoir absolu sur les doctrines de Luther et de Calvin. Ils ont aussi accentué le " pacte de famine " dirigé contre le pacte de saint Rémi défendu par l'Eglise. Louis XV, Mme de Pompadour ont favorisé le parti encyclopédique.

Les derniers temps de la monarchie française sont donc marqués par une réaction " ionienne " qui va de la dissolution de l'ordre des Jésuites à l'édit de Ségur et à l'accentuation du pacte de famine. D'où la révolution française suscitée en grande partie par les Jésuites.

" Telle est la filiation singulière des fameux principes de 89. Chrétienement ils remontent à Saint-Paul mais on peut les considérer comme un legs de la race dorique et de la secte stoïque de Mithra. Conservés dans le patriarcat de Jérusalem, ils furent rapportés en plein monde féodal, au moment où prévalaient les doctrines ioniques par les templiers qui les transmirent à l'ordre du Christ qui les transmit aux jésuites qui les transmirent aux illuminés et à l'ordre des Killwinning parce qu'ils n'auraient pas pu les faire prévaloir directement ". (T. II, p. 284)

La révolution est en même temps le résultat final de l'influence des Gouliards qui se faisait sentir par l'intermédiaire de la mère-loge dirigée parfois par des grandes dames (Diane de Poitiers ou Mme de Pompadour). Cette mère-loge réunissait les chefs de toutes les corporations y compris le clergé et formait une sorte de parlement occulte sous le patronage du roi et qui donnait son avis sous forme de planches hiéroglyphiques ; Grasset d'Orcet affirme qu'elle avait voté la Saint Barthélémy, il suppose qu'elle a accepté la révocation de l'Edit de Nantes et qu'elle a voté la mort de Louis XVI ; chaque fois dans le but d'abattre la noblesse. Ils auraient formé le groupe des libertins dont Béranger est le dernier représentant et auraient été tolérés par l'Eglise catholique qui les préférerait aux hérétiques et aux réformateurs.

Les Gouliards avaient conservé l'ancienne légende du riche assommé par le pauvre au chant de la poule et qui doit renaître gueux pendant que le pauvre prend sa place mais ils en oublièrent le caractère solaire pour leur donner une interprétation politique et sociale qui devait se réaliser en 1793.

Traduisant des chansons de la fin du XVIIIe siècle, Grasset d'Orcet interprète le jour de gloire de la Marseillaise comme le jour des Gouliards qui bien avant 1793 se proclamaient sans-culottes, c'est-à-dire dans leur jargon sans culte. Le dogme de l'égalité a été le dernier mot de la doctrine gouliarquesque.

Un exemple de la méthode de Grasset d'Orcet. À partir d'une strophe en anglais de la ballade de Jean Gilpin.

Now let us sing : long live the King
And Gilpin long live he ;
And when he next cloth ride a race,
May I there to see

Littéralement :

Maintenant chantons : Roi ait vie longue
Et Gilpin aussi ait vie longue
Et quand sera pour courre (course) nouvel
J'y serai à la fin de le voir

Pour les initiés :

Maintenant chante : Honneur au vilains (velin)
A gille penne aussi ait vilaing
Et quand sera par écrit, nouvelle
Je serai à la fin du livre
Le premier vers peut se lire
Maintenant chansons : L'ait vie longue rois

ou

Maintenant che ne tins la vile Hongroise
eût-je li ponce
Et quand sera porc
J'y serai, à la fin de le voir

Ce langage poissard qui est du lanternois de la manière de Rabelais veut donc dire :

Maintenant si je tenais le vile Hongroise, il faudrait que je lui ponçasse le velin (je lui donnasse une frottée) et quand il se trouvera un roi que ne vaille un pore, j'y serai afin de le voir.

Il s'agit bien sûr d'une menace contre Marie-Antoinette, fille de la reine de Hongrie qui, pour son malheur, se serait trop mêlée des affaires des Gilpins par l'intermédiaire de Mme Vigée-Lebrun, membre des loges et dévouée à la Cour.

Les Gouliards disparurent à leur tour dans la tourmente révolutionnaire mais auparavant, ils avaient joué un rôle important (Louis XIII Concini, Richelieu, Mazarin auraient été de la coterie du bâtiment). Selon Grasset d'Orcet, les derniers Gouliards apparaissent vers 1820 (Louis XVIII et le duc de Berry). Ils auraient joué un rôle considérable pendant la Révolution et périrent avec l'ancienne bourgeoisie dont ils étaient l'élite. " comme ces faucons qui ont coiffé un héron et tombant avec lui, se brisent les reins de la même chute ". L'association des Gouliards se suicida donc volontairement après dix siècles d'existence. Avec le duc de Berry " finissent les annales hiéroglyphiques de la France, mais elles sont autrement intéressantes que celles de l'Égypte ou de l'Amérique centrale et elles attendent aussi leur Champollion " (t. I, p. 217).

Les Gouliards se seraient dissous d'eux-mêmes dès que leur but pour lequel ils avaient toujours combattu a été atteint ; ce but était la liberté de la pensée.

À long terme, la Révolution française est une étape dans la lutte entre " Guelfes " et " Gibelins ".

Par là, Grasset d'Orcet relie l'histoire la plus mythique à l'histoire de la Révolution. Dans ses études sur Rabelais, il distingue les Engastromythes et les Gastrôlatres. Les seconds sont les vilains esclaves de leur ventre représentés aux Tuileries par le pavillon de Marsan ou Septentrion ; le pavillon de Flore ou la Méridienne est celui des Engastromythes qui tenaient le peuple par la famine. L'autre symbole des Gibelins est la Mort qui danse, la Méridienne et la morte main australe. L'opposition mettait face à face Tours ou turricoles (tory en Angleterre ou les adorateurs du Taureau) et les paroïques habitants près de la tour que l'on traduit en Angleterre par whig (perruque). Sous Louis XIV, les paroïques ou démocrates avaient, le roi en tête, adopté la perruque. Les petites filles connaissent la ronde enfantine *La tour prend garde !*

Comment rendre compte de cette lutte ? Grasset d'Orcet interprète toute l'histoire de France dans l'article sur " *la danse macabre* ". Les propriétaires des tours étaient de la caste dominante. Les tours pouvaient être carrées (le parti des carretiers avait pour mot d'ordre carabou ou char à bœuf de Géryon ou septentriones ou les sept bœufs carabou était le slogan des incendiaires de château en 1793), les tours rondes (circus) appartenaient au parti de Circé (faucon en grec et l'emblème de la noblesse).

Les premiers turricoles étaient loniens et avaient été chassés par les Perses des bords de l'Oronte. Cavaliers et faucheurs ils avaient pour déesse Chloris ou Flore, déesse des herbages, fille de Neïée l'Impitoyable ou la Mort, sa fête coïncidait avec le solstice d'été (d'où le nom de Méridienne ou Morte main australe - en grec Marpessa en français Moirepoix - main noire ou fortune noire). Ces Jas ou Goys ou Gogtruz formaient donc une des deux castes de l'ancienne Gaule druidique, les divinités étaient lunaires, la principale était Belena ou Bellone (volonté), ils habitaient des tours et se livraient à l'élevage du cheval. L'autre caste était celle des travailleurs ou pechs, Pies chez Rabelais ou Picards. Pekh ou pech viendrait du grec pekhus = coude, c'est celui qui n'a d'autre patrimoine que ses bras. Ils étaient d'origine éolienne et adoraient les dieux solaires Esus et Teutates ; ils habitaient les bois et les montagnes, se livraient au travail des mines. Leur étendard était pie, c'est-à-dire noir et blanc et avaient pour devise Beaucéan alors que les Goys qui les avaient asservis grâce à leurs tours formaient une caste héréditaire de chevaliers ou belénides ou bailllys ; leur étendard était beyle (rouge) qui devient plus tard l'oriflamme avec la devise " Montjoie-Saint Denis ".

Lors de l'installation des Francs Saliens on revint avec Saint Rémy au régime des anciens druides. Selon Michelet et Grasset d'Orcet, il s'agit d'une race sacerdotale descendante de Francus, fils d'Hector et donc de la même origine que les Pies et les Goys. Les premiers baillis furent des compagnons de Clovis ou des Francs et furent préférés par les Pies mais, peu nombreux, les Francs se fondirent dans la classe des Belénides.

" Or le peuple était très attaché aux codes saliques portent le nom de Marcon ou Marcoul. Il avait joui d'un bonheur relativement enviable sous la domination indolente des Mérovingiens, et il les regretta à jamais lorsqu'ils furent supplantés par les Carolingiens. Jamais il n'oublia la loi salique. Ce fut pour la rétablir qu'il fit la Révolution française " (La Danse macabre, t. II, p. 241).

Durant tout le régime féodal, jamais les turricoles n'ont cessé de s'entendre pour affamer le paysan et le bourgeois. Ils possédaient un langage secret dont les règles leur avaient été transmises par les anciens loniens. Ce dialecte fut remplacé par le latin vulgaire (langue Thais). Sur plusieurs siècles, la classe désignée sous les noms de *Morsqueletre*, *mort ménestrel*, *mort danse* organisa une conspiration permanente pour dépouiller les villes de leurs franchises et tenir le peuple par la famine.

Grasset d'Orcet cite parmi eux les Albigeois (ou geai blanc ou gibelin) et leurs successeurs, ennemis-nés de la loi salique qui prirent parti pour les rois anglais et qui brûlèrent Jeanne d'Arc, chef du parti populaire.

Puis les doctrines gibelines s'affirmèrent au grand jour dans celle de Calvin qui reprit les thèses de Kerdon, hérésiasque que niait la personnalité humaine du Christ (et s'opposait à Marcion).

" Kerdon et Marcion sont restés jusqu'à nos jours les deux chefs reconnus de toutes les sectes s'abritant aujourd'hui sous le masque omnibus de la franc-maçonnerie, tout en se faisant dans l'ombre une guerre qui n'a pas cessé ". (T. II, p. 246)

Dans une première étape, de 1789 à 1792, les sectes guelfes - ou encore les ménestrels de Murcie - ou encore la franc-maçonnerie adonhiramite suscitée par les Jésuites, à tendance populaire et démocratique, auraient lutté contre le roi Louis XVI, la Cour et la Noblesse accusés de se livrer au pacte de famine, d'être favorables aux thèses absolutistes et aristocratiques et de ne pas vouloir la vente des terres. Par la suite, les sectes gibelines, les ménestrels de Morvan, auraient à leur tour lancé leurs troupes qui vint les sans culottes de l'an II (le baron de Batz et Hébert...). Grasset d'Orcet a le mérite de mettre parmi les facteurs déterminants le problème agraire et les questions économiques...

Dans une perspective encore plus large, Grasset d'Orcet dans l'article " John Gilpin " remet les épisodes de la Révolution dans le contexte d'un véritable drame cosmique. Quatre personnages répondent aux quatre stations solaires et aux quatre grandes phases de l'existence humaine : le vilain, le varlet, le soldat et le clerc.

Le vilain est le Pierrot ou le clown des farces populaires. Il représente le paysan et le prolétaire. Il a la face enfarinée ou couleur de lune et la tête noire (ché noir). Pierrot est Bacchus Liber, l'hiver et la période de gestation avant la naissance.

Le varlet est le Polichinelle, c'est le Gaïeros Tityos, fils de la Terre dans Homère dont le nom signifie poulet, il était le dieu du printemps. C'est le titi moderne, le voyou, c'est-à-dire l'apprenti. Il a deux bosses, il a le visage rougi et les cheveux ou poil blanc. Il incarnerait aussi l'ouvrier et a porté le nom celte d'escot. C'est aussi la jeunesse.

Le troisième personnage, Gille, correspond au dieu Mars et préside à l'été. Il représente la virilité ou l'âge des chefs de troupe ; il a toujours porté le costume militaire dont la pièce la plus apparente était le gilet jaune. Enfin le clerc est incarné dans Arlequin qui aurait gardé le costume collant et bigarré des sorciers thraces ; il représente aussi la vieillesse et la période de l'automne (signes du Scorpion, du Sagittaire et du Capricorne). Son nom en grec Kercops voulait dire à la fois roué en celui auquel on coupe la tête.

D'où le mythe de la tête coupée que l'on retrouve dans les religions anciennes, dans les initiations maçonniques modernes et dans la théorie de la décollation du prêtre et du noble qui fut impitoyablement appliquée par les représentants de toutes les loges maçonniques.

La Révolution est donc le craquement d'un ancien monde qui doit sombrer avec tous ses vieux mythes solaires, elle doit annoncer le renouveau d'un cycle, c'est une révolution au sens étymologique du terme.

Pour Grasset d'Orcet, " toute la révolution se discuta, plus d'un siècle avant d'éclater, entre ces Etéocles et ces Polynices de la grande famille des pourpre Escribouille qui se combattirent sans jamais déposer leur masque, et finirent par abolir d'un consentement commun la mère loge à laquelle ils étaient également affiliés " (t. I, p. 247).

Il n'est pas possible ni utile d'infirmier ou de confirmer ici les affirmations déconcertantes de Grasset d'Orcet. Mais nous pouvons nous étonner que ses thèses n'aient pas suscité à la fin du XIXe siècle des contradicteurs ou des partisans. On peut expliquer ce silence général par le fait que les revues où il écrivait n'étaient pas de très grande diffusion. Mais plus profondément, les hypothèses et les soi-disantes révélations de l'auteur pouvaient gêner à la fois les francs-maçons du Grand Orient de France et les monarchistes conservateurs et cléricaux. Cent ans après, comment estimer ce système d'interprétation de l'histoire de France ?

Ou bien Grasset d'Orcet a totalement inventé en interprétant abusivement l'iconographie du Songe de Poliphile et des dessins grotesques de l'ancien régime - ou bien il a raison, en totalité ou en partie, et dans ce cas il présente une " lecture " tout à fait nouvelle et fantastique de l'histoire de l'ancien régime.

Dans le premier cas, il nous intéresse en tant que créateur de système utopique et même chimérique, mais qui ne peut avoir de véritables disciples et continuateurs. Il entre cependant dans le cadre de notre recherche, car il apparaît comme un analyste d'une décadence : celle des sociétés secrètes qu'ils baptisent de noms différents depuis les gouliards jusqu'aux ménestrels de Morvan et de Murcie, mais qui se sont toutes effondrées au moment de la grande révolution qui a été cependant leur victoire finale, car les principes de 1789 sont leur œuvre.

" Chacun de ces ordres a succombé après avoir rempli sa mission providentielle. En France, de la franc-maçonnerie il ne reste plus qu'une ombre, dont les jours sont comptés parce qu'elle n'est plus qu'un véritable anachronisme dans un pays de suffrage universel. Cette institution ayant fait tout le bien qu'elle avait à faire, ne peut plus faire que du mal " (t. II, p. 284).

Décadence aussi de la royauté française qui en laissant les sectes lunaires se développer sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI a entraîné une terrible réaction des autres sectes solaires.

En démontrant dans son système le rôle joué par les sectes franc-maçonnaires, par les responsables du pouvoir, par les financiers, par les protestants, par les hommes qui n'auraient été que des fils dans les mains de manipulateurs, Grasset d'Orcet ne pouvait que mécontenter toutes les forces sociales et politiques qui dominaient vers la fin du XIXe siècle : républicains, francs-maçons, bourgeoisie financière, conservateurs, cléricaux et monarchistes.

Il apparaît d'une très grande originalité, mais à la limite du délire. En outre, son système ne repose pas sur des bases indiscutables d'interprétation. Il est certain que sa méthode de cabale phonétique est d'une très grande complexité et rarement convaincante pour l'homme du XXe siècle. Reconnaissons aussi que nous avons perdu presque totalement les clés des rebus et des calembours, l'art du blason, les arcanes de la grande rhétorique qui faisaient les délices de nos ancêtres.

Quoi qu'il en soit, Grasset d'Orcet reste dans le domaine de l'ésotérisme, de la cryptographie et de l'histoire des sociétés secrètes un maître reconnu et admiré par de petits groupes. Il peut être étudié surtout comme une étape dans le courant secret de l'ésotérisme français. Mais dans ce cas, il est difficile de lui trouver des prédécesseurs et des disciples car il ne cite que rarement ses sources, et ne fait qu'une allusion rapide à M. Saint Yves de Salvedre (sic).

Dans la seconde hypothèse, - celle où les clés fournies par Grasset d'Orcet sont opérationnelles - il faudrait à sa suite proposer une série de " lectures " tout à fait nouvelles de l'évolution de l'histoire française et même de l'Europe occidentale. Si les textes analysés (surtout le Songe de Poliphile et les œuvres de Rabelais) sont bien des ouvrages codés qui décrivent des luttes idéologiques, religieuses et politiques, il faut réviser beaucoup de jugements appris et répétés. Il faut alors se lancer dans les œuvres de grands auteurs (Rabelais, Cervantès, Molière), dans les caricatures, estampes et même les tableaux pour retrouver les alternances entre les " guelfes " et les " gibelins ". Pour Grasset d'Orcet, " la France est naturellement guelfe. Ses deux plus grands génies littéraires, Rabelais et Molière appartiennent à ce dernier parti. Mais l'art, lui, a été et sera toujours gibelin ". Plus qu'au devenir historique, c'est aux domaines de l'art et de la littérature que les clés données peuvent s'appliquer plus facilement.

Grasset d'Orcet est un méconnu, nous avons simplement exposé ses thèses complexes, marginales et, il faut le dire, aberrantes aux yeux de la quasi-totalité des historiens du XXe siècle sur la révolution française. Nous pouvons cependant le considérer comme un historien de la décadence : pour lui, les sociétés secrètes qui menaient l'histoire du monde ont presque totalement disparu avec la révolution.

" C'est ainsi que l'ancien monde était mené par les sectes secrètes, et il en serait de même encore, si l'Eglise catholique n'avait pas renoncé à s'en servir " (t. II, p. 275).

Enfin, Grasset d'Orcet est aussi un interprète de l'histoire dans la mesure où il construit ou reprend des thèmes ou mieux des mythes qui ont dominé la pensée française au XIXe siècle et même la tradition française depuis la Renaissance : mythe de l'origine grecque des dynasties françaises, mythe de la lutte de races opposant la noblesse et les autres classes de la société, mythe des sociétés secrètes qui seraient l'élément moteur des événements historiques, mythe de la franc-maçonnerie héritière de l'ordre des Jésuites et des Templiers mais divisée sur elle-même et dont les oppositions internes rendraient compte de la conjoncture révolutionnaire, mythe du pacte de famine. Une de ses interprétations les plus risquées est le drapeau tricolore, le blanc et le bleu étant les couleurs des Beaucéans c'est-à-dire aux gens du pays (paysan et bourgeoisie), tandis que le rouge était celui de la baillie ou de la seigneurie.

Une autre hypothèse hardie est de voir dans la révolution française une réaction contre les deux dernières dynasties pour revenir à l'époque mérovingienne considérée comme l'ère du principe féminin, de la chatte blanche, l'ère de la liberté.

Pour l'avenir, Grasset d'Orcet est pessimiste : il pense que la franc-maçonnerie " doit s'attendre à périr sous les coups d'un ennemi qui est déjà entré en lice. Cet ennemi, c'est la fédération moderne des syndicats ouvriers qui s'apprête à culbuter la féodalité financière et industrielle, exactement de la même façon que la franc-maçonnerie a elle-même anéantie la vieille aristocratie populaire des corps et métiers " (t. II, p. 124).

S'il n'est pas du tout un historien sûr pour le passé, car ses sources sont toujours cachées, il est, il faut l'avouer, un assez bon prophète de l'avenir lorsqu'il prévoit la constitution d'un bloc de l'Europe orientale¹².

Il n'est pas possible de rattacher directement Grasset d'Orcet au courant contre-révolutionnaire qui de l'abbé Barruel jusqu'à Bernard Faÿ en passant par Augustin Cochin développa la thèse du complot maçonnique unique. Nous avons vu que ses interprétations sont plus larges et plus complexes en s'appliquant à toute l'histoire de la France depuis les origines. Nous voyons en lui un représentant pur et presque parfait de la " *mythologie française* ", courant souterrain et permanent qui en marge de l'histoire officielle et universitaire forme un immense réservoir de toutes les idées forces. C'est là où quelquefois des historiens viennent chercher des thèses qui les rendent célèbres (Boulaingvilliers, Michelet, Henri Martin), c'est là aussi où les romanciers vont puiser des thèmes d'inspiration (Alexandra Dumas, Eugène Sue, Paul Féval).

Grasset d'Orcet a voulu écrire une véritable histoire secrète de France ; c'est une autre histoire, une histoire parallèle qui étonne, choque et scandalise, aussi bien en 1989 qu'en 1884. Le recueil de ses articles forme tout un système qui se veut charpenté. C'est soit une méta-histoire qui a l'ambition de tout faire rentrer dans son schéma explicatif soit une suite de divagations qui auraient pu entraîner son auteur dans une " petite maison ". Prudemment nous ne prenons pas parti car nombreux étaient les gens sensés des années 1860-1900 à considérer comme des " fous littéraires " Fourier, Baudelaire, Lautréamont ou Rimbaud ! Grasset d'Orcet est certes " fou historique " mais il y a peut-être dans son œuvre méconnue quelques traces de génie...

Notes

1. Voir sur ce personnage nos deux articles du Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne. " L'ésotérisme d'Augustin Chaho : cosmologie, histoire et politique au XIXe siècle " 1973. n. 129. pp. 265-277 et " La place de la Philosophie des Révélations de Chaho (1835) dans l'histoire des idées au XIXe siècle " n.s. no 137 et 138, années 1981, 1982 pp. 389-399.

2. Voir DROUIN (Jean-Claude) " L'idée de décadence chez Daniel Ramée, auteur ésotérique du XIXe siècle (1853) " dans EIDOLON Cahiers du L.A.P.R.I.L. Bordeaux III, octobre 1979, pp. 79-97.

3. " ...l'inscription doit se traduire en langage secret, c'est-à-dire dans la langue de Dieu ou celle des oiseaux, et qu'il faut en découvrir le sens à l'aide des règles de la Diplomatie. Quelques auteurs et particulièrement Grasset d'Orcet dans l'analyse du Songe de Polyphile publiée par la Revue Britannique, les ont données assez clairement pour nous dispenser d'en parler après eux ", Fulcanelli : Le Mystère des cathédrales.

4. Recueillis et assemblés par B. Allieu et A. Barthélémy, deux éditions s.l.n.d. (septembre 1983). La première édition date de 1976 B.P. 24 78320 Le Mesnil-Saint Denis

Deux tomes sur lesquels nous nous appuyons pour les références.

5. B. Allieu et A. Barthélémy reconnaissent dans leur préface de 1976 que Grasset d'Orcet ne fournit jamais aucune explication de la traduction des vers octosyllabiques avec les rimes en L (principe qui est à la base de l'hiéroglyphie française).

6. Pichot (1796-1877). Après sa mort, un monument lui fut consacré à Aix et Frédéric Mistral prononça à cette occasion un discours reproduit dans *la Revue Britannique* de 1887, t. 3

7. Relevons parmi les principaux articles dans *La Revue Britannique* " Un saint national en Auvergne " (mars 1877) " De l'androgynie dans l'art ancien et moderne " (août-septembre 1875) " Le Noble Savoir " (janvier 1878) " Rabelais et les quatre premiers livres de Pantagruel " (mars-avril 1879) " Les Dieux sur le pavé " (janvier 1880) " Les Gouliards " (décembre 1880) " John Gelpin héros solaire " (avril 1881) " Le songe de Poliphile " (juin 1881) " La Côte d'Or et ses monuments druidiques " (novembre 1882) " La préface de Poliphile " (février 1884) " Les ménestrels de Morvan et de Murcie " (avril 1884) " La dense macabre " (mai 1886) " Le pacte de famine " (novembre 1890)).

Dans la Nouvelle Revue : " Les anciennes corporations de Paris " (1er août 1884) " Le cinquième livre de Pantagruel " (15 avril 1885) " Les collaborateurs de Jeanne d'Arc " (15 septembre 1885) " Le premier livre de Rabelais " (15 février 1885) " L'influence de la langue française en Orient " (15 décembre 1885).

Nous avons aussi consulté " Le socialisme russe " (novembre 1875). Il est curieux de constater que le premier et le dernier article de Grasset d'Orcet dans La Revue Britannique sont consacrés à Alfred de Musset, le premier en 1873 " De l'alcoolisme en littérature. Edgar Poe et Alfred de Musset (décembre 1873) le second en 1901 ". " Alfred de Musset au café de la Régence " (septembre-octobre 1900).

Un des rares livres de Grasset d'Orcet conservés à la Bibliothèque nationale est Suez, Sadowa et la question d'Orient. Paris A. Franck, 1869. In 8, 32 p.

8. Dans ses ouvrages *Le secret des troubadours, De Parsifal à Don Quichotte, Le secret de Jeanne d'Arc, Rabelais, Le secret des corporations.*

9. Cf. article de E. Ch. Flamand dans Bief Fonctions Surréaliste. Revue du Terrain vague, n. 4.

10. Publiée d'abord dans La Revue Britannique de juillet à novembre 1882.

11. Signalons en particulier, toujours dans *La Revue Britannique* " Les droits historiques de la Papauté " (août 1877), " Chypre " (septembre 1877), " Les couches sociales " (février-mars-avril 1878) " La route des Indes " (novembre 1879).

Il a écrit aussi des articles sur l'art et l'archéologie. " Les fouilles de Tanagra et l'hiéroglyphe grecque " (octobre 1876). " Les cahires et la Vénus mutilée " (février 1880). " Idalie et ses sacrifices humains " (août 1890) " M. Renan et le Phénix " (novembre 1892).

11. D'après l'article de 1901, Grasset d'Orcet effarouchait même les opinions classiques par la hardiesse de ses conceptions et la richesse de son imagination.

12. Sur l'avenir du socialisme russe, il écrit en 1875 " *Ce qui distingue le socialisme russe, c'est l'étendue de son champ d'action, les masses innombrables de ses recrues, leur tempérament à la fois mystique et pratique et l'énorme marée humaine qu'il peut soulever d'un moment à l'autre* ". (Revue Britannique, 1875, p. 198).

Le témoin français constate que le

" *gouvernement russe... avoue l'impuissance dans laquelle il se trouve d'enrayer le mouvement qui emporte la Russie vers des destinées qu'il est impossible de prévoir, mais qui entraîneront toute l'orthodoxie orientale dans le même tourbillon* ".

Enfin il prévoit pour l'avenir ce qui est aujourd'hui le Comecon ou le pacte de Varsovie : de Saint Pétersbourg à Sofia.

" *Ouel sera le régime qui succèdera à l'autocratie actuelle ? Assurément ce ne sera pas une monarchie institutionnelle... Il se prépare sur les bords de la mer Noire une vaste confédération de peuples d'une singulière homogénéité qui occupera l'emplacement des Etats européens du sultan et de ceux du czar* " (p. 201).